

JEAN DELAY – UNE LUMIÈRE EN DEHORS DE SON SIÈCLE

M. MARINESCU¹, AL. MARINESCU²

Abstract. The authors evoke the personality and the path left by Jean Delay (1907–1987), a great French psychiatrist, who introduced the neuroleptics in the treatment of mental diseases, but also an important personality of literature and philosophy of science.

On pense que c'est Philippe Pinel en 1801, qui a libéré les fous. C'est vrai, il les a sorti des prisons ou ils partageaient les mêmes cellules que les violeurs et les criminels. Mais il s'agit là juste d'un premier regard sur la maladie mentale car, une fois sortis des geôles, ils ont été mis dans des établissements psychiatriques asilaires, dont la sortie était très rare du vivant du patient. Il a fallu attendre un siècle et demi de plus, avant l'étude de la chlorpromazine, découverte par Henri Laborit et utilisé à l'hôpital militaire du Val De Grace pour provoquer l'hibernation artificielle. Jean Delay, en 1952 est chef de service à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris : c'est lui, avec ses collaborateurs, J.M. Harl et P. Deniker, qui va étudier les effets sédatifs de la chlorpromazine dans les états d'agitation des patients psychiatriques, appelant l'effet de la molécule « ganglioplégique » puis « neuroplégique » et enfin, ce qui reste toujours valable aujourd'hui, « neuroleptique », avant de présenter au Congrès Mondial de Psychiatrie, en 1961, une classification des substances psychotropes en fonction de leur activité sur le système nerveux central. Rien que pour cela, le nom de Jean Delay devrait être gardé en mémoire. Mais Jean Delay était bien plus que l'introduction des neuroleptiques, même si par ce biais il a ouvert pour du vrai la porte des asiles favorisant le retour à la vie des patients, porte qui n'avait été qu'entrouverte par Pinel, porte que les électrochocs et la psychochirurgie n'avait pas pu ouvrir, surtout en ce qui concerne les lobotomies chirurgicales qui changeait la personnalité du malade, en lui enlevant toute émotion, sentiment, voir tout son être.

Mais qui était Jean Delay ?

Né en 1907 à Bayonne, là où son père était chirurgien reconnu par ses pairs, maire de la ville, président des courses de taureaux, une vraie religion dans le Sud de la France, un homme à caractère impressionnant, dans un matérialisme et un positivisme qui soulignait chacune de ses actions. Le petit Jean craignait ce père, qui lui enlevait, vers l'âge de 13 ans, les livres de poésie pour qu'il se concentre sur ses études. Par ce fait, il se rapprochait de sa mère, dont la sensibilité, le vécu mystique et la passion musicale lui ouvrait un univers plus adapté à la sensibilité du

¹ Neurologue et psychiatre, chargé de cours à l'Université Paris XI (Bichat-Claude Bernard).

² Biologiste.



jeune homme. Il dira, plus tard, qu'il était né « des amours légitimes mais contre nature de Monsieur Homais et de Madame Bovary ». Jean joue avec ses cousins, leur domaine étant une ancienne abbaye cistercienne. Mais ses jeux sont assez rares, car Jean doit suivre les désirs paternels et étudier en y excellant : plus jeune bachelier de France, sa dissertation de philosophie a pour sujet *Les rapports du physique et du moral*. Il est externe des hôpitaux de Paris à 18 ans, interne à 21, docteur en médecine à 28 ans, professeur agrégé à 30, mais aussi docteur en lettres à 35 ans. Par contre, il n'osa pas affronter son

père et il demanda à son mentor, Pasteur Valéry-Radot, de descendre à Bayonne pour convaincre le docteur Delay que son fils ne serait jamais chirurgien.

Jean Delay aimait citer Barrès « le secret des forts est de se contraindre sans répit ». Cette approche de la vie professionnelle lui a permis de tracer une route éblouissante en psychiatrie même si dans son journal, le 14 mai 1931, il écrivait : « en pleine possession de moi, je déclare : Ma vraie vie : littérature, Mon métier : psychiatrie. Tout le reste est lâcheté. Non conforme. » et plus loin il notait « la psychiatrie n'est pas un biais pour venir à la littérature, c'est la littérature même ».

Très fin clinicien il disait « ...je dois sentir le plus possible en analysant le plus possible... », il n'a jamais abandonné les malades malgré ses recherches car « sans technique la médecine ne serait pas un métier, mais sans humanisme elle ne serait qu'un métier ». Elève de Pierre Janet, fondateur de la psychologie clinique, il s'était éloigné de la psychanalyse après avoir fait une analyse personnelle, car il trouvait trop réducteurs les concepts freudiens : il aimait citer Gide, qui traitait Freud « d'imbécile de génie ». Il passe sa thèse de médecine sur un sujet éminemment neurologique, l'anosognosie, puis introduit la pratique de l'électro-encéphalographie en France. Il est nommé à Sainte-Anne en 1941, pour remplacer le professeur Levy-Valensi, qui mourra en déportation. Il étudie les effets psychologiques et biologiques des électrochocs, décrivant le syndrome « diencéphalique ». En 1945, il publie une œuvre clé, *Les Dérèglements de l'humeur*, dans laquelle il met en évidence le fait que les processus expansifs de l'humeur et ceux dépressifs ont des analogies avec les effets du cerveau sur les autres fonctions du corps humain, en déduisant l'existence d'un « mécanisme cérébral unique » responsable de l'équilibre mental et physique. Toujours en 1945, il est nommé expert au procès de Nuremberg, où il évaluera Rudolph Hess pour lequel il décrira l'amnésie hystérique avec sursimulation, qui n'occultait aucunement la responsabilité comme criminel de guerre et Julius Streicher, sinistre idéologue de l'antisémitisme nazi. C'est entre 1953 et 1968 que Jean Delay prendra la voie royale, voie qui demande presque l'oubli de soi. « L'important, disait-il, c'est de suivre une idée ». Voyage aux États-Unis, financé par la Fondation

Rockefeller, pour ne pas reproduire en France ce qui a déjà été fait, création des laboratoires modernes, expérimentation sur les médicaments et les hallucinogènes, création de la classification des psychotropes, études sur la médecine psychosomatique, dont il met les bases et dont il disait « dans la plupart des cas, les symptômes qui dépendent de la nature de l'agression et ceux qui dépendent de la nature de l'agressé s'intriquent étroitement » et « l'agressivité qui ne peut trouver d'issue à l'extérieur se retourne contre le sujet lui-même et engendre un désir d'autopunition... », membre de l'Académie de Médecine en 1955, puis de l'Académie Française en 1959, à la place de Georges Lecomte. En plus, entre 1956 et 1957, il publie les deux tomes d'un nouveau concept, la « psychobiographie », d'André Gide jeune, Gide qui était à l'opposé de Delay, entre l'adoration d'un père trop précocement disparu, la crainte d'une mère protestante rigide et de ses élans d'amour juvénile insatisfait pour sa cousine Madeleine. Pour Delay « l'éducation est à l'origine du comportement de tout individu, même si l'hérédité influence, car c'est le seul Dieu dont nous sachions le nom... ». Sa monumentale psychobiographie reste la plus ample et complexe approche de l'homme Gide pour dévoiler son œuvre, commençant par « Les Nourritures Terrestres ».



Delay étudie la folie de la création, partant de Nietzsche, mais en se demandant pourquoi Molière, Balzac ou Shakespeare n'ont pas fini à l'asile : car, disait-il, « s'il est vrai qu'un déséquilibre peut favoriser l'activité créatrice, celle-ci, à son tour, peut instaurer un équilibre nouveau ».

L'année 1968 arrive avec ses voitures brûlées, les pavés jetés dans les institutions, des cris « À bas les patrons », l'envahissement du bureau de Delay par

les chorifés de l'antipsychiatrie, puis la séparation de la neurologie et de la psychiatrie, les cours devant des étudiants qui jouent aux échecs, des étudiantes qui montrent leurs jambes décident Delay de prendre une retraite anticipée, en 1970, pour se consacrer, enfin à la littérature, sa passion.

Pendant les dix-sept années de retraite, Jean Delay disait souvent à ses proches « je suis le plus heureux des hommes... », en paraphrasant le Zarathoustra de Nietzsche. Il pouvait s'atteler à un nouveau défi, celui des quatre tomes de son livre, *Avant mémoire*, qui promènent le lecteur durant trois siècles d'histoire personnelle, l'histoire de la famille maternelle de Delay, qui reconstitue, comme le disait Claude Lévy-Strauss « toute une société de grands et petit-bourgeois, on voit des hommes et des femmes d'autrefois dans leur vie quotidienne, dans leur maison ou dans la rue. On voit renaître sous nos yeux les artisans et toutes sortes de métiers : des paumiers aux libraires, des marchands d'estampes aux lingères. ». Il crée, de cette façon, un nouveau genre littéraire, la sociobiographie, continuant ses recherches, mais maintenant comme historien de la mémoire. À la fin de cette saga, Delay veut continuer à écrire une suite, dont le titre devait être *Pays natal*, histoire de la famille après 1857, mais la pathologie cardiaque dont il souffre et l'ostéoporose réduisent ses forces. Il évoque le général Foch, qui disait, avant une bataille, « mon aile gauche est enfoncée, mon aile droite décimée, mes réserves épuisées, je fonce ». Et comme le souligne Delay dans un passage des *Avant mémoires* : « dans les guerres civiles, le difficile n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où il est... ». Echo de la fin de sa carrière universitaire et hospitalière en mai 68 ? Toujours est-il que celui qui disait « pour l'homme qui a vécu pour le corps, la vieillesse est une déchéance ; pour l'homme qui a vécu pour l'esprit, elle est une apothéose », est terrassé par une dernière crise cardiaque en 1987. Il laisse l'image d'un homme qui n'a jamais voulu choisir entre ses passions, celui qui s'intitulait lui-même « qualifié de médecin par les psychologues, de psychologue par les psychiatres et de psychiatre par les neurologues », un homme qui a participé pleinement au fait que les maladies psychiatriques soit reconnues comme tel et que les malades puissent parfois retrouver une vie presque normale, un homme qui ne savait pas nager car si peu préoccupé par le physique, académicien sur l'épée de qui étaient gravées les ogives du monastère de Saint-Bernard, lieu de ses jeux d'enfant et les mots Janus Bifrons, témoin de cette dualité intérieure, qui a laissé sa place, libre par sa disparition, à Jacques-Yves Cousteau, passion d'un des auteurs de cet article.

Mais ceci est une autre histoire.